

Tracy Chevalier

La Vierge en bleu



folio

COLLECTION FOLIO

Tracy Chevalier

La Vierge en bleu

*Traduit de l'américain
par Marie-Odile Fortier-Masek*

Quai Voltaire

Titre original :

THE VIRGIN BLUE

© Tracy Chevalier, 1997.

© Quai Voltaire / La Table Ronde, 2004, pour la traduction française.

Tracy Chevalier est américaine et vit à Londres depuis 1984 avec son mari et son fils. Son roman *La jeune fille à la perle* a rencontré un succès international.

Pour JONATHAN.

« De même que la couleur jaune est toujours associée à la lumière, on peut dire que le bleu porte toujours en lui un principe d'obscurité. Cette couleur a un effet bizarre et presque indescriptible sur l'œil. En tant que nuance, elle est puissante, mais d'une façon négative, et dans sa plus grande pureté elle produit, pourrait-on dire, une négation stimulante. Son apparition est alors une sorte de contradiction entre l'excitation et le repos. »

GOETHE,
La Théorie des couleurs.

1. LA VIERGE

Elle s'appelait Isabelle. Enfant, ses cheveux changeaient de couleur en moins de temps qu'il n'en faut à l'oiseau pour appeler son compagnon.

Cet été-là, le duc de l'Aigle rapporta de Paris une statue de la Vierge à l'Enfant et un pot de peinture destinés à la niche au-dessus du portail de l'église. Le village célébra par une fête l'installation de la statue. Assise au pied d'une échelle, Isabelle regardait Jean Tournier peindre la niche d'un bleu intense, de la couleur d'un ciel vespéral. Au moment où il achevait, le soleil apparut derrière un pan de nuages, rendant le bleu si vif qu'Isabelle croisa les mains sur sa nuque et serra les coudes contre sa poitrine ; ses rayons posèrent sur sa chevelure une auréole mordorée qui y demeura après qu'il eut disparu. À partir de ce jour, on l'appela La Rousse, en souvenir de la Vierge Marie.

Quelques années plus tard, ce surnom perdit

toute résonance affectueuse, avec l'arrivée au village de M. Marcel, aux mains maculées de tanin, qui s'exprimait avec des paroles empruntées à Calvin. Lors de son premier sermon, dans les bois, bien loin des regards du curé, il déclara que la Vierge Marie leur barrait le chemin de la Vérité.

— La Rousse a été souillée par les statues, les cierges, toute cette binteloterie. Elle est contaminée ! proclama-t-il. Elle se dresse entre Dieu et vous !

Les villageois se tournèrent vers Isabelle. Elle se cramponnait au bras de sa mère.

Comment le sait-il ? pensa-t-elle. Maman est la seule à savoir...

Non, sa mère ne pouvait pas lui avoir confié qu'Isabelle avait commencé à saigner ce jour-là et que maintenant elle avait un linge grossier attaché entre les jambes et un douloureux bourrelet dans le ventre. *Les fleurs*, avait dit sa mère. Des fleurs pour elle seule, envoyées par Dieu, un présent dont elle ne devait souffler mot à quiconque, car il la distinguait des autres. Du regard, elle consulta sa mère, celle-ci fronçait les sourcils en regardant M. Marcel, la bouche ouverte, comme si elle s'apprêtait à parler. Isabelle lui serra le bras et maman pinça les lèvres jusqu'à ce que sa bouche ne soit plus qu'une mince fente.

Après cela, elle se remit à marcher entre sa mère et sa sœur Marie, leurs frères jumeaux suivaient d'un pas plus lent. Au début, les enfants du village restèrent en arrière, ils chuchotaient. À la

fin, enhardi par la curiosité, un garçon se précipita et saisit une poignée de cheveux d'Isabelle.

— Tu l'as entendu, La Rousse ? Tu es sale ! hurla-t-il.

Isabelle poussa un cri. Petit Henri et Gérard volèrent à son secours, ravis d'être enfin utiles.

Le lendemain, Isabelle commença à porter un fichu, déroband ainsi aux regards la moindre mèche mordorée, bien avant les filles de son âge.

Le temps qu'Isabelle ait quatorze ans, deux cyprès croissaient dans une parcelle de terre ensoleillée près de la maison. Pour acheter l'un et l'autre, Petit Henri et Gérard avaient dû se rendre à Barre-des-Cévennes, à deux jours de marche.

Le premier cyprès était celui de Marie. Elle était devenue tellement énorme que les femmes du village disaient qu'elle devait attendre des jumeaux, les doigts experts de maman ne sentaient toutefois qu'une seule tête, mais une grosse, dont la taille l'inquiétait.

— Plaise à Dieu que ce soit des jumeaux, murmurerait-elle à Isabelle, ça serait plus facile !

Quand arriva son temps, maman chassa de la maison tous les hommes, mari, père, frères. Cette nuit-là, il faisait un froid de gueux, le vent cinglait des rafales de neige contre la maison, les murs de pierre, les touffes de seigle. Les hommes ne paraissaient guère empressés de s'éloigner du feu, le premier cri de Marie les y décida : cette plainte humaine eut tôt fait de disperser ces robustes

gaillards, habitués aux hurlements des porcs qu'on égorge.

Isabelle avait aidé sa mère lors d'accouchements, mais toujours en présence d'autres femmes qui chantaient et racontaient des histoires. Cette fois, le froid les tenait à distance, maman et elle se retrouvaient donc seules. Elle contemplant sa sœur, immobile sous son énorme ventre, tremblant, transpirant et hurlant. Le visage de sa mère était crispé, inquiet, elle parlait peu.

Tout au long de la nuit, Isabelle tint la main de Marie, la serrant pendant les contractions. Elle lui essuyait le front avec un chiffon humide, priaït pour elle, suppliant en silence la Vierge et sainte Marguerite de protéger sa sœur, tout en se sentant coupable : M. Marcel ne lui avait-il pas dit que la Vierge et les saints étaient impuissants et qu'il ne fallait pas faire appel à eux ? En ces instants, aucune des paroles de M. Marcel ne la consolait. Seules les prières d'autrefois avaient un sens...

— La tête est trop grosse, finit par déclarer maman. Il va falloir couper.

— Non, maman, murmurèrent en chœur Marie et Isabelle.

Les pupilles de Marie étaient dilatées par la peur. Désespérée, elle se remit à pousser tout en pleurant et haletant. Isabelle perçut le bruit de la chair qui se déchire. Marie hurla puis elle devint toute molle et grise. La tête apparut dans un flot de sang. Elle était noire, difforme. Lorsque maman extirpa le bébé, il était mort, étranglé par le cordon ombilical. C'était une fille.

Les hommes s'en retournèrent à la vue du feu : la fumée de la paille sanguinolente tournoyait dans l'air du petit matin. Ils enterrèrent mère et enfant dans un endroit ensoleillé où Marie aimait à s'asseoir quand il faisait bon. On planta le cyprès là même où était son cœur.

Le sang laissa sur le sol une trace à peine visible, que ni broches ni serpillières ne purent jamais effacer.

Quant au second arbre, il fut planté l'été suivant.

La nuit tombait, c'était l'heure des loups, l'heure où des femmes ne sauraient s'aventurer seules. Maman et Isabelle s'étaient rendues à Felgerolles pour une naissance. Mère et enfant avaient survécu, mettant ainsi un terme à une longue série de morts qui avait débuté par celle de Marie et de sa fille. Ce soir, elles s'étaient attardées, réconfortant la mère, apaisant l'enfant, écoutant les autres femmes chanter et bavarder. Le temps que maman ait décliné d'un geste recommandations et invitations à passer la nuit et qu'elles aient repris le chemin de la maison, le soleil avait sombré derrière le mont Lozère.

Allongé en travers du sentier, le loup semblait les attendre. Elles s'arrêtèrent, posèrent leurs sacs, se signèrent. Le loup ne bougea pas. Elles le regardèrent un moment, puis maman ramassa son sac et fit un pas vers lui. Le loup se redressa. Malgré la pénombre, Isabelle put voir qu'il était maigre et que sa fourrure grise était pelée. Des éclairs

jaunes brillèrent dans ses yeux, comme si une bougie les éclairait par-derrière. Il avançait d'un pas maladroit, chancelant. Ce n'est que lorsqu'il fut si proche que maman pouvait presque toucher sa fourrure grise, qu'Isabelle repéra l'écume autour de sa bouche et comprit. Tout le monde avait vu des animaux frappés de folie : des chiens courant sans but, le mufler bouillonnant d'écume, une cruauté toute neuve dans leur regard, leurs aboiements étouffés. Ils évitaient l'eau. Hormis la hache, la meilleure façon de se protéger d'eux était un seau d'eau, plein à ras bord. Maman et Isabelle n'avaient que des herbes, des linges et un couteau.

Il bondit. Par réflexe, maman leva le bras, sauvant ainsi vingt jours de sa propre vie, même si elle devait regretter de ne pas l'avoir laissé lui lacérer la gorge vite fait bien fait. Quand il retomba, le sang ruisselait du bras de maman. Après un bref regard en direction d'Isabelle, le loup se coula sans bruit dans l'obscurité.

Tandis que maman racontait à son mari et à ses fils l'épisode du loup qui avait des bougies au fond de ses prunelles, Isabelle nettoyait la morsure avec de l'eau bouillie dans laquelle avait infusé de la bourse-à-pasteur. Elle la couvrit ensuite de toiles d'araignée et restreignit le bras avec une attelle de laine douce. Maman refusait de rester tranquille, insistant pour aller cueillir ses prunes, s'affairant dans le jardin de la cuisine, continuant comme si elle n'avait pas vu l'étincelle de vérité au fond des prunelles du loup. Le lendemain, elle avait

l'avant-bras aussi gros que le bras et la zone de la morsure était noire. Isabelle prépara une omelette, y ajouta du romarin et de la sauge et marmonna devant celle-ci une prière silencieuse. En l'apportant à sa mère, elle fondit en larmes. Maman prit l'assiette et, les yeux rivés sur Isabelle, elle mangea paisiblement l'omelette, reconnaissant dans la sauge le goût de la mort.

Quinze jours plus tard, elle buvait de l'eau quand, prise de spasmes, elle régurgita sur le devant de sa robe. Elle regarda la tache noire s'étendre sur sa poitrine, puis elle s'assit au soleil de cette fin d'été sur le banc, près de la porte.

La fièvre ne tarda pas, une fièvre si ardente qu'Isabelle priait pour que la mort la soulageât promptement. Quatre jours durant maman se battit, transpirant et hurlant dans son délire. Le dernier jour, le curé du Pont-de-Montvert vint lui donner l'extrême-onction. Armée d'un balai, Isabelle lui barra l'entrée, lui crachant dessus jusqu'à ce qu'il s'en aille. Ce n'est qu'à l'arrivée de M. Marcel qu'elle abandonna son balai, s'effaçant même pour le laisser entrer.

Et quatre jours plus tard, les jumeaux s'en retournèrent avec le second cyprès...

La foule qui se pressait sur le parvis de l'église n'avait pas plus l'habitude de la victoire que celle des cérémonials d'usage. Le prêtre avait fini par s'esquiver trois jours plus tôt. Ils étaient maintenant sûrs et certains qu'il était parti, Pierre La Forêt, le bûcheron, l'avait aperçu à quelques kilomètres de

là, croulant sous le poids des malheureux biens qu'il avait pu emporter.

La neige d'un hiver encore bien jeune voilait le sol d'une gaze que déchiraient çà et là feuilles ou pierres. Il en tomberait davantage, à en juger par la couleur d'étain du ciel là-bas au nord, par-dessus le mont Lozère. Les tuiles de granit du toit de l'église disparaissaient sous une nappe blanche. Le bâtiment était vide. On n'y avait pas célébré la messe depuis la moisson : l'assistance avait diminué à mesure que M. Marcel et ses disciples s'endurcissaient.

Entourée de ses voisines, Isabelle écoutait M. Marcel qui arpentait le parvis de l'église. Ses habits noirs et ses cheveux argentés lui donnaient un air austère, mais les traînées rouges sur ses mains discréditaient sa fière prestance, rappelant qu'il n'était après tout qu'un simple cordonnier.

En parlant, il fixait un point au-dessus de la foule.

— Ce lieu de culte a connu la corruption. Il est désormais en mains sûres. Il est entre *vos* mains.

Il accompagna ces mots du geste du semeur. Un murmure s'éleva.

— Il va falloir le purifier, le purifier de son péché, de ses idoles, poursuivit-il en montrant le bâtiment derrière lui.

Isabelle regarda la Vierge : le bleu de la niche derrière la statue avait beau être passé, il avait encore le don de l'émouvoir. S'étant surprise à porter la main à son front et à sa poitrine, elle s'arrêta au milieu de son signe de croix, jetant un coup

d'œil autour d'elle pour voir si l'on avait remarqué son geste. Mais ses voisins regardaient M. Marcel, ils l'appelaient tandis qu'il passait au milieu d'eux, se dirigeant vers la colline et les nuages noirs, ses mains rougeâtres croisées derrière son dos. Il ne se retourna pas.

Après son départ, la foule devint plus bruyante, elle commença à s'agiter. Quelqu'un hurla : « La fenêtre ! » Tous reprirent en chœur. Au-dessus de la porte, une petite fenêtre ronde contenait le seul vitrail qu'ils avaient jamais vu. Le duc de l'Aigle l'avait fait installer sous la niche trois étés plus tôt, juste avant que Calvin lui révélât la Vérité. Vue de l'extérieur, la fenêtre était d'un brun terne, mais de l'intérieur elle était verte, jaune et bleue avec une pointe de rouge dans la main d'Ève. Le péché. Il y avait belle lurette qu'Isabelle n'était pas entrée dans l'église, mais elle se rappelait fort bien la scène, le regard d'Ève empreint de convoitise, le sourire du serpent, la honte d'Adam.

S'ils avaient pu le voir une fois de plus, en ces instants où le soleil en éveillait les couleurs tel un champ foisonnant de fleurs d'été, sa beauté l'eût sans doute sauvé. Hélas, point de soleil et pas moyen de pénétrer dans l'église : le prêtre avait glissé un gros cadenas dans le pêne en travers de la porte. Ils n'en avaient jamais vu, plusieurs hommes l'avaient examiné, avaient tiré dessus, ne sachant trop comment cela fonctionnait. Il faudrait avoir recours à une hache, et la manier avec prudence, si l'on voulait le garder intact.

Seule la valeur du vitrail les faisait hésiter : il

appartenait au duc à qui ils étaient redevables du quart de leurs récoltes en échange de sa protection, de l'assurance qu'il avait l'oreille du roi. Il leur avait donné le vitrail et la statue : qui sait s'il n'y tenait pas encore.

Personne ne sut au juste qui avait lancé la pierre, même si, par la suite, plusieurs s'en targuèrent. Elle atteignit le centre du vitrail qui se brisa aussitôt. Le bruit fut si étrange que la foule se tut. Jamais ils n'avaient entendu du verre se briser.

Au milieu de ce silence, un garçon se précipita pour ramasser un éclat, puis il poussa un cri et le jeta par terre.

— Ça m'a mordu ! hurla-t-il, levant un doigt ensanglanté.

Les clameurs reprirent. La mère saisit son fils et le serra contre elle.

— Le diable ! s'écria-t-elle. C'était le diable !

Étienne Tournier, dont les cheveux rappelaient le foin brûlé, s'avança armé d'un long râteau. Il lança un coup d'œil à Jacques, son frère aîné, qui acquiesça d'un signe de tête. Étienne regarda la statue et cria :

— La Rousse !

La foule frémit, s'écarta. Isabelle se retrouva seule. Étienne se retourna avec une grimace, ses yeux bleus rivés sur elle.

Glissant la main le long du manche, il leva le râteau dont les dents retombèrent devant elle. Ils se regardèrent. La foule s'était tue. Isabelle saisit les crocs de fer. Tandis qu'Étienne et elle tenaient

chacun une extrémité du râteau, elle sentit son bas-ventre s'embraser.

Il sourit et lâcha prise, le bout du manche qu'il tenait alla frapper le sol. Isabelle le rattrapa et, petit à petit, avança les mains le long de celui-ci, tout en maintenant les dents en l'air, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Étienne. Au moment où elle regardait la Vierge, Étienne recula d'un pas et disparut. Elle pouvait sentir la foule qui s'était reformée et se pressait, s'agitait, murmurait.

— Vas-y, La Rousse ! cria quelqu'un. Vas-y !

Dans la foule, les frères d'Isabelle avaient les yeux fixés au sol. Elle ne pouvait voir son père, mais s'il se trouvait là, il ne pouvait l'aider.

Elle respira à fond et souleva le râteau. Un cri s'éleva, son bras trembla. Elle posa les dents du râteau à gauche de la niche et regarda autour d'elle ces visages rubiconds qui, soudain, lui paraissaient étrangers, durs et froids. Elle souleva le râteau, le cala contre le socle de la statue et poussa. La statue ne bougea pas.

Les cris redoublèrent tandis que, les larmes aux yeux, elle s'acharnait. L'Enfant contemplait le ciel lointain, mais Isabelle sentait sur elle le regard de la Vierge.

— Pardonnez-moi, souffla-t-elle.

Puis, ramenant le râteau en arrière, elle le fit tourner et en frappa la statue de toutes ses forces. Le métal heurta la pierre avec un bruit sourd, lacérant le visage de la Vierge. Une pluie d'éclats de pierre retomba sur Isabelle, la foule hurla de

rire. Isabelle recommença, le mortier commença à céder, la statue vacilla légèrement.

— Encore, La Rousse ! cria une femme.

Impossible... se dit Isabelle, mais à la vue de ces visages rougeauds, elle se décida à cogner une fois de plus. Cette fois, la statue oscillait, la femme sans visage berçait bel et bien l'enfant dans ses bras. Soudain elle plongea vers l'avant, la tête heurta le sol et se brisa, puis le corps s'effondra. Sous l'effet du choc, l'enfant fut séparé de sa mère. Il se retrouva par terre, les yeux grands ouverts. Isabelle lâcha le râteau et se cacha le visage derrière ses mains. Des cris, des sifflements retentirent et la foule se précipita autour des vestiges de la statue.

Quand Isabelle découvrit son visage, Étienne se tenait devant elle. Avec un sourire triomphant, il lui saisit les seins puis, rejoignant la foule, il se mit à jeter du crottin dans la niche bleue.

Jamais je ne reverrai pareille couleur, songeait-elle.

Petit Henri et Gérard ne furent pas difficiles à convaincre. Isabelle voyait là le résultat des talents persuasifs de M. Marcel, tout en sachant qu'ils y seraient allés de toute façon, même sans les paroles doucereuses de ce dernier.

— Dieu vous le revaudra, avait-il déclaré d'un ton solennel. Il vous a choisis pour cette guerre. C'est pour votre Dieu, votre religion, votre liberté que vous vous battez. Vous sortirez de ce combat forts et courageux.

— Si tant est que vous en reveniez... mar-